

HEINRICH BÖLL



**LES MOUTONS NOIRS
(1951)**

Apparemment, je suis élu pour veiller à ce que la chaîne des moutons noirs ne soit pas rompue dans ma génération. Il faut que ce soit quelqu'un et c'est moi. Personne ne l'aurait jamais pensé de moi, mais on ne peut rien y changer : c'est moi. De sages personnes de notre famille affirment que l'influence qu'oncle Otto a exercée sur moi n'a pas été bonne. Oncle Otto était le mouton noir de la génération précédente et mon parrain. Il fallait que ce soit quelqu'un et ce fut celui-là. Bien sûr, on l'avait choisi comme parrain avant qu'il se révèle qu'il échouerait ; et moi aussi, on m'a fait être le parrain d'un petit garçon que maintenant, depuis que l'on me tient pour noir, on tient craintivement éloigné de moi. En réalité, on devrait nous être reconnaissant ; car une famille qui n'a pas de mouton noir n'est pas une famille normale.

Mon amitié avec oncle Otto a commencé tôt. Il venait souvent chez nous, apportait plus de bonbons que ce mon père trouvait bon, parlait, parlait et finissait par essayer de pomper de l'argent.

Oncle Otto était au courant de tout ; il n'y avait pas un domaine dans lequel il ne s'y connaissait pas : sociologie, littérature, musique, architecture, tout ; et vraiment : il savait quelque chose. Même les experts s'entretenaient volontiers avec lui, le trouvaient stimulant, intelligent, extraordinairement gentil, jusqu'à ce que le choc de la tentative subséquente de leur pomper de l'argent les dégrise ; car

c'était la monstruosité : il ne se déchaînait pas seulement parmi la parenté, mais il posait ses pièges perfides partout où cela lui paraissait en valoir la peine.

Tout le monde était d'avis qu'il pourrait « argenter » son savoir, c'est ainsi qu'on nommait cela dans la génération précédente, mais il ne l'argenta pas, il argenta les nerfs de la parenté.

Cela reste son mystère de savoir comment il parvenait à donner l'impression qu'il ne le ferait pas ce jour-là. Mais il le faisait. Régulièrement. Impitoyablement. Je crois qu'il ne pouvait pas se résoudre à renoncer à une opportunité. Ses propos étaient si captivants, si emplis de vraie passion, précisément pensés, brillamment drôles, destructeurs pour ses adversaires, édifiants pour ses amis, il pouvait si bien parler de tout que l'on aurait pu croire qu'il... ! Mais il le faisait. Il savait comment on s'occupe des nourrissons, bien qu'il n'ait jamais eu d'enfants, il engageait les femmes dans des conversations incroyablement captivantes sur les régimes convenant à certaines maladies, conseillait différents types de poudre, écrivait des recettes de pommades sur des morceaux de papier, réglementait la quantité et la qualité de leurs boissons, oui, il savait comment on les tient : un enfant hurlant qui lui était confié se calmait aussitôt. Quelque chose de magique émanait de lui. Tout aussi bien, il analysait la Neuvième symphonie de Beethoven, rédigeait des documents juridiques, donnait

le numéro de la loi dont on parlait, de tête...

Mais où qu'ait eu lieu et quelle qu'ait été la conversation, quand la fin approchait, quand le moment de l'adieu impitoyablement venait, généralement dans le couloir, quand la porte était déjà à moitié fermée, il réintroduisait encore une fois sa tête pâle aux yeux noirs et vifs et disait comme si c'était quelque chose de secondaire - dans l'angoisse de la famille qui attendait - au chef de famille : « D'ailleurs, ne peux-tu pas me... ? »

Les sommes qu'il demandait oscillaient entre un et cinquante marks. Cinquante était le sommet ; au fil des décennies s'était formée la loi non écrite qu'il ne pourrait jamais demander plus. « À court terme ! » ajoutait-il. « À court terme » était son mot préféré. Puis il revenait, posait son chapeau encore une fois sur le porte-manteau, déroulait l'écharpe de son cou et commençait à expliquer pourquoi il avait besoin de cet argent. Il avait toujours des projets, des projets infailibles. Il n'en avait jamais besoin directement pour lui, mais toujours seulement pour donner enfin à son existence un fondement solide. Ses projets oscillaient entre un stand de limonade, qui lui promettait des revenus réguliers et stables, et la création d'un parti politique qui protégerait l'Europe du naufrage.

La phrase « D'ailleurs, ne peux-tu pas me... ? » devint un mot de terreur dans notre famille, il y avait des femmes, tantes, grands-tantes,

nièces même, qui étaient proches de l'évanouissement quand elles entendaient le mot « à court terme ».

Oncle Otto - je suppose qu'il était parfaitement heureux quand il dévalait les escaliers en partant - allait alors au bistro le plus proche pour réfléchir à ses projets. Il les faisait passer dans son esprit avec un schnaps ou trois bouteilles de vin, selon l'importance de la somme qu'il avait soutirée.

Je ne veux pas cacher plus longtemps qu'il buvait. Il buvait, mais personne ne l'a jamais vu ivre. Par ailleurs, il avait manifestement besoin de boire seul. Lui offrir de l'alcool pour échapper à sa tentative de pomper de l'argent était totalement inutile. Un tonneau de vin entier ne l'aurait pas empêché, lors des adieux, à la toute dernière minute, de remettre sa tête dans la porte et de demander : « D'ailleurs, ne peux-tu pas à court terme... ? »

Mais j'ai tu jusqu'à présent sa pire qualité : il rendait parfois de l'argent. Parfois, il semblait d'une façon ou d'une autre aussi gagner quelque chose. En tant qu'ancien clerc, il donnait parfois, je crois, des conseils juridiques. Il venait alors, sortait un billet de sa poche, le lissait avec un amour douloureux et disait : « Tu as été si gentil de m'aider, voici le billet de cinq. » Il partait alors très vite et revenait au plus tard après deux jours pour demander une somme légèrement supérieure à

celle qui avait été rendue. Cela reste son mystère de savoir comment il est parvenu à vivre jusqu'à presque soixante ans sans avoir ce que nous avons l'habitude d'appeler un vrai métier. Et il n'est pas du tout mort d'une maladie qu'il aurait pu contracter par sa boisson. Il était en parfaite santé, son cœur fonctionnait fantastiquement et son sommeil ressemblait à celui d'un nourrisson en bonne santé qui a tété à satiété et dort avec une conscience parfaite avant le prochain repas. Non, il est mort très soudainement : un accident a mis fin à sa vie et ce qui se produisit après sa mort reste la chose la plus mystérieuse à son sujet.

Oncle Otto, comme je l'ai dit, est mort dans un accident. Il a été renversé par un camion à trois remorques au milieu de l'agitation de la ville et il a eu la chance qu'un honnête homme le ramasse, le remette à la police et avertisse la famille. On trouva dans ses poches un portemonnaie qui contenait une médaille de la mère de Dieu, une carte de transport avec deux voyages et vingt-quatre mille marks en espèces, ainsi que le duplicata d'un reçu qu'il avait dû signer au receveur de la loterie, et il n'a pas pu être plus d'une minute, probablement moins, en possession de l'argent car le camion le renversa à peine à cinquante mètres du bureau du receveur de la loterie.

Ce qui suivit avait quelque chose de honteux pour la famille. La pauvreté régnait dans sa chambre : table, chaise, lit et armoire, quelques livres et un grand carnet, et dans ce carnet une liste détaillée

de tous ceux qui devaient recevoir de l'argent de sa part, y compris la mention d'un emprunt du soir précédent qui lui avait apporté quatre marks. Par ailleurs un testament très court qui me désignait comme héritier.

Mon père, en tant qu'exécuteur testamentaire, fut chargé de payer les sommes dues. En fait, les listes de créanciers d'oncle Otto remplissaient un cahier entier, et la première entrée remontait à ces années où il avait interrompu son activité de clerc au tribunal et s'était dédié soudain à d'autres projets dont l'élaboration lui avait coûté tant de temps et tant d'argent. Ses dettes s'élevaient au total à près de quinze mille marks, le nombre de ses créanciers à plus de sept cents, en commençant par un contrôleur de tram qui lui avait avancé trente pfennigs pour un billet de correspondance, jusqu'à mon père qui avait reçu deux mille marks au total car c'est à lui qu'oncle Otto avait prêté avec le plus de facilité.

Étrangement, je suis devenu majeur le jour de l'enterrement et j'ai donc eu le droit de recevoir l'héritage de dix mille marks et j'ai immédiatement interrompu les études que je venais de commencer pour me consacrer à d'autres projets. Malgré les larmes de mes parents, j'ai quitté la maison pour emménager dans la chambre d'oncle Otto, cela m'attirait tant, et j'y habite encore aujourd'hui bien que mes cheveux aient commencé depuis longtemps à s'éclaircir. Le mobilier n'a ni augmenté ni diminué. Je sais aujourd'hui que j'ai mal commencé

certaines choses. C'était absurde d'essayer de devenir musicien, de composer même, je n'ai pas de talent pour cela. Aujourd'hui, je le sais, mais j'ai payé ce fait avec trois ans d'études vaines et avec la certitude d'acquérir la réputation de fainéant, par ailleurs, tout l'héritage y est passé mais c'était il y a longtemps.

Je ne me rappelle plus mes projets successifs, il y en eut trop. Par ailleurs, les délais qui m'étaient nécessaires pour me rendre compte de leur absurdité devinrent de plus en plus courts. À la fin, un projet ne durait plus que trois jours, une durée de vie qui est trop courte même pour un projet. La durée de vie de mes projets diminua si rapidement qu'ils n'étaient plus à la fin que des pensées brèves à l'étincelle passagère que je ne pouvais pas même expliquer à quelqu'un parce qu'elles n'étaient pas claires pour moi-même. Quand je pense que je me suis tout de même consacré pendant trois mois à la physiognomonie, jusqu'à ce que je me décide finalement, en un seul après-midi, à devenir peintre, jardinier, mécanicien et marin, et m'endorme avec l'idée que j'étais né pour être enseignant, et me réveille avec la ferme conviction que la carrière douanière était celle à laquelle j'étais destiné...!

Bref, je n'avais ni l'amabilité d'oncle Otto ni sa relativement grande persévérance ; par ailleurs je ne suis pas bon causeur, je m'assieds sans rien dire chez les gens, les ennuie et porte mes tentatives pour leur arracher de l'argent si abruptement, au milieu d'un silence, qu'elles

sonnent comme du chantage. Ce n'est qu'avec les enfants que je me débrouille bien, du moins il semble que j'aie hérité de cette qualité de l'oncle Otto. Les nourrissons se calment dès qu'ils sont dans mes bras et quand ils me regardent, ils sourient autant qu'ils peuvent déjà sourire, bien que l'on dise que mon visage effraye les gens. Des personnes méchantes m'ont conseillé de fonder, en étant son premier représentant masculin, la branche d'éducateur de maternelle et de mettre fin à mon interminable politique de projets par la réalisation de ce projet. Mais je ne le fais pas. Je crois que c'est cela qui nous rend impossibles : que nous ne pouvons pas argenter nos capacités réelles ou comme on dit maintenant : les utiliser commercialement.

En tout cas, une chose est claire : si je suis un mouton noir - et je ne suis moi-même pas du tout convaincu de l'être -, si donc je le suis, je représente alors une autre sorte qu'oncle Otto : je n'ai pas sa légèreté, pas son charme et par ailleurs mes dettes m'accablent alors qu'elles ne lui pesaient apparemment que peu. Et j'ai fait quelque chose d'horrible : j'ai capitulé ; j'ai demandé un emploi. J'ai adjuré la famille de m'aider à me loger, de faire jouer leurs relations, afin de m'assurer une fois, au moins une fois une rétribution fixe pour une certaine prestation. Et ils y sont parvenus. Après que j'aie cessé les demandes, formulé les adjurations par écrit et oralement, expressément, suppliant, je fus horrifié lorsqu'elles furent prises au sérieux et réalisées et j'ai fait quelque chose qu'aucun mouton noir n'a fait auparavant : je n'ai pas battu en retraite, je ne me suis pas assis dessus, mais j'ai pris le

poste qu'ils avaient trouvé pour moi. J'ai sacrifié quelque chose que je n'aurais jamais dû sacrifier : ma liberté !

Chaque soir, quand je rentrais fatigué à la maison, je m'irritais de ce qu'un autre jour de ma vie soit passé, qui ne m'apportait que fatigue, colère et juste autant d'argent qu'il était nécessaire pour pouvoir continuer à travailler ; si on peut appeler travail cette occupation : trier alphabétiquement des factures, les perforer et les mettre dans un dossier tout neuf où elles endurent patiemment le sort de ne jamais être payées ; ou écrire des lettres publicitaires qui voyagent sans succès dans la région et ne sont qu'un fardeau inutile pour le facteur ; parfois aussi écrire des factures qui furent même à l'occasion payées en espèces. J'ai dû conduire des négociations avec des représentants qui s'efforçaient en vain de fourguer à quelqu'un cette camelote que notre chef fabriquait. Notre chef, ce bœuf agité qui n'a jamais de temps et ne fait rien, qui perd opiniâtrement en bavardages les précieuses heures de la journée - existence d'une mortelle absurdité -, qui n'ose pas s'avouer la hauteur de ses dettes, qui floute de bluff en bluff, un acrobate du ballon qui commence à gonfler l'un pendant que l'autre est sur le point d'éclater : il reste un répugnant chiffon de caoutchouc qui une seconde auparavant avait encore de l'éclat, de la vie et de la plénitude.

Notre bureau se trouvait juste à côté de l'usine où une douzaine

d'ouvriers fabriquaient ces meubles que l'on achète pour s'en irriter toute sa vie si l'on ne se décide pas après trois jours à les briser pour en faire du bois d'allumage : petites tables basses, tables de couture, minuscules commodes, petites chaises peintes avec art qui s'effondrent sous des enfants de trois ans, petits socles pour vases ou pots de fleurs, bric-à-brac de camelote qui semble devoir sa vie à l'art d'un menuisier alors qu'en réalité un mauvais peintre en bâtiment leur confère, avec de la peinture qui est donnée pour du vernis, une beauté factice qui doit justifier les prix.

J'ai passé ainsi mes jours, l'un après l'autre - il y en eut presque quatorze - dans le bureau de cette personne inintelligente qui se prenait elle-même au sérieux et se prenait par ailleurs pour un artiste, car de temps en temps - cela n'arriva qu'une fois pendant que j'étais là -, on le voyait devant la planche à dessin, bricolant avec des stylos et du papier et esquissant quelque objet banal, une jardinière ou un nouveau coin-bar, autres sujets d'irritation pour des générations.

La mortelle absurdité de ses appareils ne semblait pas le frapper. Quand il avait conçu une de ces choses - cela n'arriva, comme je l'ai dit, qu'une fois pendant que j'étais chez lui -, il partait en trombe avec sa voiture pour faire une pause créative qui s'étendait sur huit jours alors qu'il n'avait travaillé que quinze minutes. Le dessin était jeté au maître artisan qui le posait sur son établi, l'étudiait en fronçant les sourcils, puis examinait les stocks de bois pour faire démarrer

la production. Pendant des jours, j'ai vu alors comment derrière les vitres poussiéreuses de l'atelier - il l'appelait une usine - les nouvelles créations s'empilaient : étagères ou petites tables à radio qui valaient à peine la colle que l'on y gaspillait.

Les seuls objets utiles étaient ceux que les ouvriers fabriquaient à l'insu du chef, quand son absence était garantie pour quelques jours : petits repose-pieds ou boîtes à bijoux d'une solidité et d'une simplicité réjouissantes ; les arrière-petits-enfants continueront à les chevaucher ou à y garder leurs affaires : étendoir à linge utiles sur lesquels les chemises de plusieurs générations flotteront encore. Ainsi, tout ce qui était réconfortant et utile était produit illégalement.

Mais la personnalité vraiment impressionnante que j'ai rencontrée pendant cet intermezzo d'activité professionnelle, c'était le contrôleur de tram qui marquait avec son poinçon l'invalidité de ma journée ; il élevait ce petit bout de papier, ma carte hebdomadaire, le poussait dans la gueule ouverte de sa pince, et une encre au flux invisible en rendait deux centimètres - un jour de ma vie - caducs, un jour précieux, qui ne m'avait apporté que fatigue, colère et autant d'argent qu'il était nécessaire pour poursuivre encore cette occupation absurde. Une grandeur fatidique résidait dans cet homme au simple uniforme des transports urbains qui chaque soir pouvait déclarer nuls des milliers de jours humains.

Aujourd'hui encore, je m'irrite de ne pas avoir quitté mon chef avant

d'avoir été presque obligé de le quitter ; de ne pas avoir envoyé promener sa camelote avant d'avoir été presque obligé de l'envoyer promener : car un jour, ma propriétaire introduisit au bureau une personne au regard sombre, qui se présenta comme receveur de la loterie et m'expliqua que je possédais une fortune de 50 000 marks, si j'étais bien tel et tel et si un certain ticket se trouvait entre mes mains. Eh bien, j'étais tel et tel, et le ticket se trouvait entre mes mains. Je quittai mon poste immédiatement sans préavis, je pris sur moi de laisser les factures non perforées, non triées, et il ne me restait rien d'autre à faire que de rentrer chez moi, d'encaisser l'argent et d'informer la parenté du nouvel état des choses par l'intermédiaire du facteur de mandats postaux.

Apparemment, on s'attendait à ce que je meure bientôt ou que je sois victime d'un accident. Mais pour le moment, aucune voiture ne semble avoir été élue pour me priver de la vie et mon cœur est en parfaite santé, bien que moi non plus je ne dédaigne pas la bouteille. Je suis donc, après paiement de mes dettes, le propriétaire d'une fortune de près de 30 000 marks, libre d'impôt, suis un oncle recherché qui a soudainement de nouveau accès à son filleul. En général, les enfants m'aiment et j'ai maintenant le droit de jouer avec eux, de leur acheter des balles, de les inviter à manger de la glace, de la glace avec de la crème, j'ai le droit d'acheter d'énormes bouquets de ballons, de peupler les balançoires et les carroufels avec une joyeuse bande.

Alors que ma sœur a tout de suite acheté un ticket pour son fils, mon filleul, je m'occupe maintenant à réfléchir, ruminer pendant des heures, à qui me suivra dans cette génération qui grandit là-bas ; qui parmi ces enfants épanouis, joueurs, beaux, que mes frères et sœurs ont mis au monde sera le mouton noir de la prochaine génération? Car nous sommes et resterons une famille caractéristique. Qui sera sage jusqu'au point où il cessera d'être sage ? Qui voudra soudainement se consacrer à d'autres projets, infaillibles, meilleurs ? Je voudrais le savoir, je voudrais l'avertir, car nous aussi nous avons nos expériences, notre métier aussi a ses règles du jeu que je pourrais lui communiquer, à lui le successeur, qui est provisoirement encore inconnu et qui joue dans la horde des autres comme le loup en peau de mouton...

Mais j'ai le sombre pressentiment que je ne vivrai pas assez longtemps pour le reconnaître et l'introduire aux mystères ; il paraîtra, il se révélera quand je mourrai et que la relève sera nécessaire, il ira vers ses parents avec un visage brulant et dira qu'il en a assez, et j'espère secrètement qu'il restera encore un peu de mon argent car j'ai changé mon testament et j'ai légué le reste de ma fortune à celui qui le premier montre les signes indéniables qu'il est destiné à me suivre...

L'essentiel est qu'il ne leur reste redevable de rien.

**Böll, Heinrich: Die schwarzen Schafe (1951),
in: Böll, Heinrich: Werke. Kölner Ausgabe. Band 5. 1951 ;
Herausgegeben von Robert C. Conrad, © 2004, Verlag
Kiepenheuer & Witsch GmbH & Co. KG, Köln.**

Traduction : Bertrand Brouder (2020)

Tous droits réservés.

Avec l'aimable autorisation de Kiepenheuer & Witsch.

« En tout cas, une chose est claire :
si je suis un mouton noir - et je ne suis
moi-même pas du tout convaincu de l'être -,
si donc je le suis, je représente alors une autre
sorte qu'oncle Otto. »



HEINRICH BÖLL STIFTUNG

PARIS

France